

En quoi l'éducation peut-elle être une source d'émancipation personnelle ?

Samantha Bernardoni

Annie Ernaux : l'autrice, jeune fille, veut s'élever au-dessus de sa condition, et des préjugés de sa classe sociale, grâce aux études.

Petit à petit, en s'engageant dans des études supérieures, Annie Ernaux s'est éloignée de son père, de sa vision du monde du travail, de la famille et de la place de la femme.

Mon père est entré dans la catégorie des *gens simples* ou *modestes* ou *braves gens*. Il n'osait plus me raconter des histoires de son enfance. Je ne lui parlais plus de mes études. Sauf le latin, parce qu'il avait servi la messe, elles lui étaient incompréhensibles et il refusait de faire mine de s'y intéresser, à la différence de ma mère. Il se fâchait quand je me plaignais du travail ou critiquais les cours. Le mot « prof » lui déplaisait, ou « dirlo », même « bouquin ». Et toujours la peur ou peut-être le désir que je n'y arrive pas.

Il s'énervait de me voir à longueur de journée dans les livres, mettant sur leur compte mon visage fermé et ma mauvaise humeur. La lumière sous la porte de ma chambre le soir lui faisait dire que je m'usais la santé. Les études, une souffrance obligée pour obtenir une bonne situation et *ne pas prendre un ouvrier*. Mais que j'aime me casser la tête lui paraissait suspect. Une absence de vie à la fleur de l'âge. Il avait parfois l'air de penser que j'étais malheureuse.

Devant la famille, les clients, de la gêne, presque de la honte que je ne gagne pas encore ma vie à dix-sept ans, autour de nous toutes les filles de cet âge allaient au bureau, à l'usine ou servaient derrière le comptoir de leurs parents. Il craignait qu'on ne me prenne pour une paresseuse et lui pour un crâneur. Comme une excuse « On ne l'a jamais poussée, elle avait ça dans elle. » Il disait que j'apprenais bien, jamais que je travaillais bien. Travailler, c'était seulement travailler de ses mains.

Les études n'avaient pas pour lui de rapport avec la vie ordinaire. (...)

La dispute éclatait à table pour un rien. Je croyais toujours avoir raison parce qu'il ne savait pas discuter. Je lui faisais des remarques sur sa façon de manger ou de parler. J'aurais eu honte de lui reprocher de ne pas pouvoir m'envoyer en vacances, j'étais sûre qu'il était légitime de le faire changer de manières. Il aurait peut-être préféré avoir une autre fille. (...)

Je pensais qu'il ne pouvait plus rien pour moi. Ses mots et ses idées n'avaient pas cours dans les salles de français ou de philo, les séjours à canapé de velours rouge des amies de classe.

Annie Ernaux, *La Place* (1983)

Comment ses études supérieures ont-elles pu libérer l'autrice, née en 1940, du carcan imposé par la petite bourgeoisie de province à laquelle elle appartient ... à une époque où nombre de jeunes filles suivaient les cours du Lycée Technique ou de « l'École ménagère » ? Cette émancipation est-elle acceptée dans son milieu social ?

GT « La passion de l'indépendance » :

George Sand explique comment elle entrait en conflit avec son entourage familial, désireuse d'émancipation et de liberté :

J'étais fortement constituée, et, durant toute mon enfance, j'annonçais devoir être fort belle, promesse que je n'ai point tenue. Il y eut peut-être de ma faute, car à l'âge où la beauté fleurit, je passais déjà les nuits à lire et à écrire. Étant fille de deux êtres d'une beauté parfaite, j'aurais dû ne pas dégénérer, et ma pauvre mère, qui estimait la beauté plus que tout, m'en faisait souvent de naïfs reproches.

Pour moi, je ne pus jamais m'astreindre à soigner ma personne. Autant j'aime l'extrême propreté, autant les recherches de la mollesse m'ont toujours paru insupportables.

Se priver de travail pour avoir l'œil frais, ne pas courir au soleil quand ce bon soleil de Dieu vous attire irrésistiblement, ne point marcher dans de bons gros sabots de peur de se déformer le cou-de-pied, porter des gants, c'est-à-dire renoncer à l'adresse et à la force de ses mains, se condamner à une éternelle gaucherie, à une éternelle débilite, ne jamais se fatiguer quand tout nous commande de ne point nous épargner, vivre enfin sous une cloche pour n'être ni hâlée, ni gercée, ni flétrie avant l'âge, voilà ce qu'il me fut toujours impossible d'observer. Ma grand-mère renchérissait encore sur les réprimandes de ma mère, et le chapitre des chapeaux et des gants fit le désespoir de mon enfance ; mais, quoique je ne fusse pas volontairement rebelle, la contrainte ne put m'atteindre. Je n'eus qu'un instant de fraîcheur et jamais de beauté. Mes traits étaient cependant assez bien formés, mais je ne songeai jamais à leur donner la moindre expression.

L'habitude contractée, presque dès le berceau, d'une rêverie dont il me serait impossible de me rendre compte à moi-même, me donna de bonne heure l'air bête. Je dis le mot tout net, parce que toute ma vie, dans l'enfance, au couvent, dans l'intimité de la famille, on me l'a dit de même, et qu'il faut bien que cela soit vrai.

Somme toute, avec des cheveux, des yeux, des dents et aucune difformité, je ne fus ni laide ni belle dans ma

jeunesse, avantage que je considère comme sérieux à mon point de vue, car la laideur inspire des préventions dans un sens, la beauté dans un autre. On attend trop d'un extérieur brillant, on se méfie trop d'un extérieur qui repousse. Il vaut mieux avoir une bonne figure qui n'éblouit et n'effraye personne, et je m'en suis bien trouvée avec mes amis des deux sexes.

George Sand, *Histoire de ma vie* (1855)

Annie Ernaux raconte les moments passés avec son amie Brigitte, qui lui apprend les codes à respecter pour être conforme à l'air du temps, mais aussi à s'émanciper du modèle social imposé par sa famille :

Vers deux heures le dimanche elle arrivait en se trémoussant, « tu t'es mis ta jupe plissée aujourd'hui », œil critique, « ça te fait des grosses jambes. » Elle enchaînait « t'as vu je me suis lavé la tête, j'ai les cheveux électriques ». Et de comparer les fringues, de nous les échanger, passe-temps favori, et comment tu me trouves avec ci et ça. Un jour où je me suis noué un carré de coton autour de la tête, j'attends son verdict. Un petit sourire et soudain, son ton affecté, celui des films : « Tu es de celles dont on ne dit rien. » Cinq secondes, le vide, néantisée. Mais dans ses moments cafardeux elle ne se ménage pas non plus, « on n'est pas des beautés, normales quoi ». Pas un pouce du corps qui échappait à sa sagacité, pas unorteil à bouger librement, des jambes à croiser, un rire à laisser partir sans penser à rien. Me rappelait tout le temps à l'ordre : « Les poils aux pattes c'est pas beau. Tu devrais mettre du vernis sur tes ongles de pieds. On te voit trop les cuisses quand tu t'assois. » Le corps tout le temps sous surveillance, encarcanné, brusquement éclaté en des tas de morceaux, les yeux, la peau, les cheveux, dont il fallait s'occuper un à un pour atteindre l'idéal.

Annie Ernaux, *La Femme gelée* (1981)

L'auteur montre ici sa mère, une femme marocaine, qui manifeste la joie de sa renaissance à la liberté au cours d'une promenade dans un parc qui lui permet de se libérer des préjugés :

Sycomores, palmiers, cèdres, pins, eucalyptus, ma mère est allée de l'un à l'autre, a embrassé tous les arbres, à pleine bouche, les a étreints, leur a parlé. Et ils lui ont répondu, ont ri et pleuré avec elle – j'en jure par cet orchestre d'oiseaux qui chantaient le brasillage du couchant dans les cimes, entre ciel et terre, dans le concert des senteurs de thym, de terre et d'euphorbe. Tant de verdure ! Tant de verdure d'un seul coup ! Et toute cette liberté !

Nagib et moi, nous nous étions assis sur un banc, nous avons sorti un jeu de cartes et nous faisons une partie de poker, au ralenti, sans tricher, sans regarder une seule carte – les yeux attachés sur cette femme qui se déchaussait, se déplaçait sur la pelouse avec la légèreté d'un fantôme, vers le petit ruisseau, là-bas, qui trillait ses notes de perles entre les mimosas et les bourraches.

Ce fut là qu'elle s'assit, sur le gazon, les pieds dans l'eau. Et elle mangea de l'herbe, toute une poignée qu'elle arracha et mâcha, brin après brin, racines et humus compris. Et elle avait le regard étendu droit et loin devant elle, au-delà des massifs, des arbres et de l'horizon, derrière cet autre horizon qui s'était appelé son enfance. D'où elle avait émergé à l'âge des jeux et des poupées. Poupée, on l'avait étranglée par la loi et dans le devoir. Et l'homme très intelligent qui l'avait épousée en pleine puberté, l'homme très efficace qui était capable de transformer un terrain vague en devises fortes et une civilisation pétrifiée en pétrole jaillissant, l'homme conservé dans la saumure de son époque, dans la morale et dans l'honneur, n'avait fait qu'appliquer la loi. Religieusement. L'avait enfermée dans sa maison depuis le jour des noces et jusqu'à cet après-midi-là où nous l'en avons fait sortir. Jamais elle n'en avait franchi le seuil. Jamais elle n'en avait eu l'idée.

Les oiseaux se sont tus, les arbres ont frissonné dans une longue étreinte, la brise du soir montée du fond de la mer vient caresser toute mélancolie, toute colère – apaise êtres et choses. Nous avons ramassé nos cartes, sans chercher à savoir qui avait gagné la partie de poker. Nous sommes allés chercher ma mère, nous l'avons aidée à se relever ; Mais, avant de le faire, elle a bu un peu d'eau de ruisseau, dans le creux de sa main.

Nagib lui remis un soulier, moi l'autre. Comme nous quittions le parc, les réverbères se sont allumés soudain le long de l'avenue, entre ciel et terre. Nous avons remarqué alors sur la robe de ma mère une tache verte, imprimée par l'herbe où elle s'était assise.

Driss Chraïbi, *la Civilisation, ma mère !...* (1972)

Relevez les différents éléments du portrait que Sand fait d'elle-même : pourquoi refuse-t-elle de se mettre en valeur. Comment le texte valorise-t-il implicitement les thèmes de la nature et des activités intellectuelles ?

Dans le texte d'Annie Ernaux, comment les conseils de beauté donnés par son amie dévalorisent-ils la narratrice ?

Les deux extraits donnent-ils la même vision de la « normalité » ?

Dans le texte de Driss Chraïbi, quels interdits la mère et ses deux fils ont-ils choisi d'affronter ? Quels sentiments les deux garçons éprouvent-ils à l'égard de leur mère ?

De quelle manière la nature s'accorde-t-elle aux sentiments de l'héroïne, à ce moment de l'histoire ? Pourquoi peut-on dire qu'elle a aussi une dimension symbolique ?